

L'enfer

Brûlant hommage, film tiède

L'enfer —France / Italie / Belgique / Japon 2005, 98 minutes

Jean-Paul Marquis

Numéro 243, mai-juin 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59012ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marquis, J.-P. (2006). L'enfer : brûlant hommage, film tiède / *L'enfer* —France / Italie / Belgique / Japon 2005, 98 minutes. *Séquences*, (243), 39–39.

L'ENFER

Brûlant hommage, film tiède

Un projet de trilogie laissé en suspens par la mort d'un des grands cinéastes de notre époque donne l'occasion rêvée à ses admirateurs de terminer ce qui a été entamé. Après *Heaven* de l'Allemand Tom Tykwer, c'est au tour du Bosniaque Danis Tanovic de transformer en film l'ébauche de scénario du tandem Kieslowski/Piesiewicz : *L'Enfer*.

JEAN-PAUL MARQUIS

Une fausse impression, une dispute et c'est la vie de toute une famille — un père, une mère et trois sœurs —, qui vire au cauchemar. Ces dernières, une fois le nid familial abandonné, vivront isolées les unes des autres jusqu'au jour où un homme mystérieux viendra révéler son secret à l'une d'entre elles. La réunion familiale sera de mise ainsi qu'une radicale réinterprétation de leur passé. Ce traitement signé Krzysztof Piesiewicz (collaborateur de Kieslowski depuis *Bez konca* (1985) repose sur beaucoup de non-dits, de soupirs et de regards interrogateurs. On y suit essentiellement le mal de vivre des trois sœurs, dépendantes affectives chacune à sa façon. Sophie, l'aînée (Emmanuelle Béart), soupçonne son mari de la tromper et, pire, de ne plus l'aimer. Céline (Karin Viard) s'occupe seule de sa mère paraplégique et croit avoir trouvé son prince charmant en la personne d'un libraire « épieur ». Enfin, la cadette, Anne (Marie Gillain), comble l'absence de son père en se liant à un professeur d'âge mûr marié. À défaut de nous présenter des personnages facilement attachants, Tanovic les entoure d'une aura de mystère très (parfois trop) prononcée. On ne comprend pleinement les véritables enjeux de leur souffrance qu'à la toute fin; entre-temps on se nourrit de révélations tardives et de rares indices sur leur existence. Ce genre de procédé structurel fonctionne à merveille pour les thrillers (voir *The Usual Suspects* (1995), mais peut s'avérer lassant pour des drames tel *L'Enfer* où le développement psychologique des personnages se doit d'être plus tangible.

Voici justement l'essence de cet enfer moderne : une société rejetant le côté immatériel du monde est incapable d'accorder du sens aux tragédies humaines qui, souvent, dépassent l'entendement rationnel.

Ceci dit, *L'Enfer* est loin de constituer une expérience de cinéma désagréable. Ne serait-ce que pour l'hommage passionné accordé par Tanovic à Kieslowski, le film s'avère un véritable plaisir. Le travail hyperbolique sur la couleur rappelle l'esthétisme du maître polonais. Les échos visuels de *Trois Couleurs : Rouge* (1995) résonnent vivement dans *L'Enfer*. Une teinte rouge omniprésente, évoquant dans le premier cas la fraternité représentée par le dernier tiers du drapeau français, symbolise habilement ici une atmosphère infernale. Certaines références se font encore plus pointues : Tanovic recycle à sa manière certaines images fortes de l'œuvre de Kieslowski. Il y a la guêpe luttant contre la noyade dans un verre, évoquant le deuxième volet du *Décalogue* ou la vieille dame peinant à déposer une bouteille vide dans un bac à recyclage (le symbole ultime de la misère humaine aux dires de Kieslowski). Alors que le défunt cinéaste usait de tels motifs comme points de réflexion indépendants de l'intrigue, Tanovic les intègre à l'action. Ainsi, la fameuse vieille dame agira ici comme source de distraction pour Anne et l'empêchera de mener à bien son entreprise de filature sur un amant qui la fuit. Par contre, certaines métaphores

se font lourdes; il n'y a qu'à rappeler l'image de Sophie épluchant sa plante déshydratée alors qu'elle regarde son mari la quitter pour sa maîtresse.



Une ambiguïté qui rappelle Antonioni

Le rythme lent, l'utilisation symbolique de la couleur, les relations amoureuses ambiguës font inévitablement penser à Antonioni et, plus précisément, à *Désert rouge* (1964). Comme le personnage aliéné de Monica Vitti, nos protagonistes principales s'ennuient, s'angoissent, veulent de l'amour mais ne savent comment s'y prendre pour l'obtenir. Prisonnières d'une société moderne éperduent fière de ses avancées technologiques, au point de dévaluer les relations humaines, elles ont perdu la faculté de communiquer. À ce titre, les personnages de *L'Enfer* ne parviennent à s'exprimer éloquentement que par l'entremise de monologues. Sébastien (Guillaume Canet) séduit Céline en citant un texte de Selimovic. Cette dernière divertit sa mère muette en lui lisant des passages du livre Guinness des records (on sent Tanovic prendre un malin plaisir à ridiculiser une société ne jurant que par les chiffres). Anne admet une meilleure compréhension de soi et de sa famille lors de son exposé oral sur le mythe de Médée. Enfin, le professeur Frédéric (Jacques Perrin) résume littéralement le thème du film dans un cours où il est question d'une société niant Dieu et, par là même, refusant d'attribuer l'aventure humaine au destin mais la liant plutôt à cette notion scientifique qu'on nomme coïncidence. Voici justement l'essence de cet enfer moderne : une société rejetant le côté immatériel du monde est incapable d'accorder du sens aux tragédies humaines qui, souvent, dépassent l'entendement rationnel. L'homme est donc condamné à attendre sans se permettre d'espérer.

■ **L'ENFER** — France / Italie / Belgique / Japon 2005, 98 minutes — **Réal.** : Danis Tanovic — **Scén.** : Krzysztof Piesiewicz, Krzysztof Kieslowski — **Photo.** : Laurent Dailland — **Mont.** : Francesca Calvelli — **Mus.** : Dusko Segvic — **Dir. Art.** : Aline Bonetto — **Cost.** : Caroline De Vivaise — **Int.** : Emmanuelle Béart (Sophie), Karin Viard (Céline), Marie Gillain (Anne), Guillaume Canet (Sébastien), Jacques Gamblin (Pierre), Jacques Perrin (Frédéric), Carole Bouquet (la mère), Jean Rochefort (Louis), Miki Manojlovic (le père) — **Prod.** : Cedimir Kolar, Marc Baschet — **Dist.** : Alliance.